



# RUBIN STEINER

VÉRITABLE TROUBLE-FÊTE DANS LE MILIEU (TROP SOUVENT CONVENU) DE LA SCÈNE ÉLECTRONIQUE FRANÇAISE, LE TRUBLION TOURANGEAU RUBIN STEINER CONTINUE DE BROUILLER LES PISTES AVEC SON TROISIÈME ALBUM, *DRUM MAJOR* ! EN QUELQUES SAMPLES FESTIFS, IL TORPILLE LES NORMES DE LA FRENCH TOUCH... RENCONTRE AVEC UN AVENTURIER QUI FAIT FI DES CONVENANCES...

TEXTE DE VIOLAINE SCHÜTZ. PHOTO DE RGM..

Fred Landier alias Rubin Steiner, jeune animateur de torrides partouzes musicales, fabrique depuis quelques années, ses disques tout seul chez lui, dans son home-studio loin des mondanités et de la branchitude, à Thoré-La-Rochette (dans le Loire-et-Cher). C'est dans cette petite ville tranquille, qu'il a conçu *Drum Major* !, drôle de mélange de genres, objet hybride difficile à définir, entre hip-hop old-school, électro vivifiante, jazz neurasthénique,





et punk rock noisy... Un bâtard qui ressemble à son père, véritable boulimique amateur de paysages sonores éclectiques. « Je ne supporte pas les gens fanatiques d'un seul style de musique ou d'un seul artiste, qui mènent des vies de monomaniaques. Je trouve ces existences monocordes, que ce soit celle du fan de Nirvana, de Marilyn Manson ou de free jazz. Ce sont des intégristes musicaux, ils ont vu la vierge à un moment donné et passent leur vie à acheter les artistes dont ils sont fans. J'ai du mal avec les gens qui perdent la notion de légèreté en devenant presque adeptes d'un style de musique ou d'un groupe. Les fans ont tous un uniforme et leur vie entière tourne autour d'une seule chose. Je connais des gens qui sont comme ça, des copains, ce qui est très dur socialement. Ils me font flipper. » Pas étonnant que les obsessions monomaniaques angoissent Rubin Steiner, car la seule manie de ce dernier, est celle de servir d'entremetteur entre les influences les plus diverses. Avide de musiques en tous genres, le gourmand Rubin ne vénère

pas un artiste, mais des milliers... Quand on l'interroge sur sa playlist, mieux vaut ne pas avoir un rendez-vous chez le dentiste dans l'heure qui suit... The Polyphonic Spree, The Go Team !, Jacqueline Taïeb, The Detroit Cobras, la liste est longue. Surtout depuis que le musicien a fait l'acquisition d'un lecteur MP3. « J'ai gagné un iPod l'année dernière en réalisant un remix pour un jeu organisé dans les Inrocks. Du coup j'ai découvert qu'on pouvait acheter la musique en mp3 sur Internet, et j'achète des tonnes de morceaux. » Parmi les titres qui tournent le plus sur le petit joujou d'Apple, c'est James Murphy qui gagne le gros lot. « Hier j'ai écouté le disque de LCD Soundsystem en allant à la boulangerie (qui est à 800 km de chez moi) et ça m'a donné envie de reprendre tous les morceaux de LCD sur scène ou en répétitions. Parce qu'il n'y a rien d'autre qu'un duo basse/batterie, et c'est super classe. En plus le son n'est pas énorme. C'est un petit son, ce qui me rassure par rapport au son de mon album ». Mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle Rubin n'a pas à rougir de son album. Avec *Drum Major !* Rubin s'avère même être l'un des majors de sa promo. Il a en effet réussi le pari de créer un album qui lui ressemble, indépendant et irrévrencieux, comme le jeune punk, animateur de radio rock (sur Radio Béton à Tours), qu'il a été. Une musique qu'il décrit comme « joviale, moderne, et belle à chialer. »

On aurait envie de rajouter « déjantée, hallucinante, jubilatoire ». Car cet album a des airs de joyeux bordel, de bric-à-brac fabriqué avec des bouts de ficelles par un artisan farceur et farouchement libre. *Drum Major !* s'inscrit ainsi dans la veine de cette famille de faux branleurs qui, sous leur air désinvolte, cachent un vrai talent d'innovation sonore. On pense aux Beasties Boys, à Daft Punk, ou encore DJ Shadow. Ces facétieux parrains se sont sans doute penchés très tôt sur le berceau de Fred Lantier, donnant au tourangeau quelque chose qui a à voir avec l'essence du rock'n'roll (car le rock'n'roll ne se résume pas à des riffs de guitares et des coupes de cheveux ridicules, n'est ce pas ?). Fred est un enfant du rock, un gosse à crête qui faisait du skate, et écoutait du punk avant d'être frappé de plein fouet par l'électro. Cet album est un retour aux sources : « *Drum Major !* est une sorte de retour à mes premières amours. Le rock. Pour l'album d'avant, *Wunderbar Drei*, j'avais envie de faire un disque homogène. J'avais au moins 45 morceaux, et je n'ai gardé que ceux qui contenaient de la trompette et du piano. C'était un exercice de style autour d'un concept. J'ai été catalogué " lounge music ". J'ai été mal compris par le public. Là je me suis posé beaucoup moins de questions, et finalement je trouve cet album plus cohérent que le précédent. Comme quoi parfois, il ne faut pas trop travailler, et ça marche. » Pas travailler, c'est vite dit, car il suffit de jeter un coup d'œil au site officiel de ce bidouilleur génial ([www.rubinsteiner.com](http://www.rubinsteiner.com)) pour apprendre qu'en fait, son génie tient dans une formule simple... « Le génie, c'est 18 heures de travail par jour... et puis 3 paquets de clopes et 2 packs... » On prie pour qu'il n'arrête pas la clope...

*Drum Major !* chez Platinum/BMG.

# BLOC PARTY



CAPABLE DE TRANSFORMER UNE SALLE DE CONCERT EN DANCE-FLOOR, D'ENCHAÎNER QUATRE SINGLES FLAMBOYANTS ET UN ALBUM DÉJÀ VITAL, *SILENT ALARM*, BLOC PARTY (« FÊTE DE QUARTIER ») EST EN LICE POUR RAFLER LA MISE DU GROUPE ROCK-À-FAIRE-DANSER-LES MORTS EN 2005... ON VOUS VOIT DÉJÀ BAILLER DEVANT CES LIGNES : « ENCORE UN GROUPE QUI NE PASSERA PAS LE PRINTEMPS ! » ET POURTANT, L'ENGOUEMENT EST PLUS QUÉ JAMAIS JUSTIFIÉ. EXPLICATIONS AVEC LE TIMIDE, MAIS CHARISMATIQUE CHANTEUR DE BLOC PARTY, KELE OKEREKE, SORTE DE CROISEMENT ENTRE MORRISSEY ET BASQUIAT. INTERVIEW DANS UNE MAISON DE LA RADIO EXTRÊMEMENT CALME. LE CALME AVANT LA TEMPÊTE. LA RÉVOLUTION EST EN MARCHÉ...

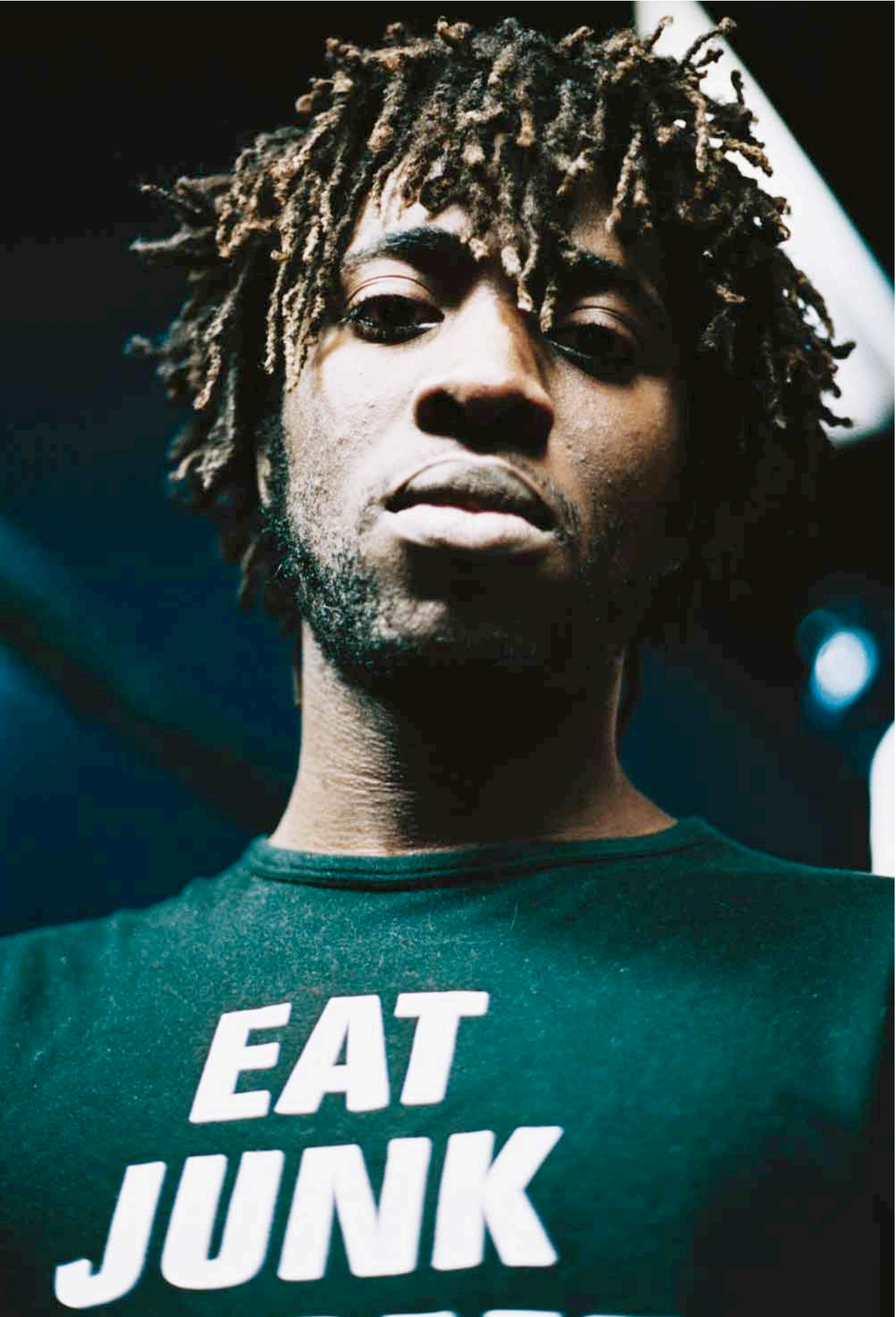
TEXTE DE VIOLAINE SCHÜTZ.  
PHOTOS DE JULIETTE ROBERT.



Kele Okereke est une icône rock d'un nouveau genre. Chez lui, pas de pose, ni de déclaration à l'emporte-pièce sur le renouveau du punk. Il cultive de faux airs d'indie boy fan de Mogwai, adepte de skate, et baisse les yeux lorsqu'on se présente à lui. Contrairement à d'autres groupes anglais, Kele ne vient pas vous balancer de but en blanc : « Mon groupe est le meilleur du monde. » Il est plutôt du genre à ne pas la ramener : « Je suis comme les autres. Ado, je n'étais ni un délinquant, ni quelqu'un d'exceptionnel, juste un type simple, qui obéissait aux parents, et écoutait Blur en boucle. Nous ne sommes pas un groupe à scandale ». Pour cela, Bloc Party sonne comme la revanche de la modestie sur les clichés du rock. « Je n'aime pas parler de moi » prévient Kele, quelque peu effarouché, ne semblant pas encore totalement familiarisé avec le jeu de l'interview. « C'est dur de faire interview sur

interview, on répète forcément les mêmes choses, même si les questions changent... Mais je pense qu'il est moins pénible de répondre à des questions sur soi et son groupe que de travailler 8 heures par jour dans un bureau ou une usine. Cela pourrait être bien pire... » La franchise et la timidité de Kele siéent bien à notre époque. Une époque où chacun peut s'improviser Dj, où la musique se télécharge sur le net plus ou moins gratuitement, et où les blogs musicaux font de la concurrence à la presse spécialisée.

C'est dans ces temps incertains, qu'est apparu Bloc Party. Un quatuor de nerds âgé d'une vingtaine d'années dont rien ne laissait présager un destin de rock stars. Pas de frasque à la Pete Doherty, pas de sapes vintage à la Franz Ferdinand, ni d'égo démesuré à la Strokes... Juste des indie boys qui ont (trop) lu le NME (la bible du rock indé



**EAT  
JUNK**



anglais) et écouté Elastica toute leur adolescence et qu'on pourrait facilement prendre pour des « branleurs »... Des gars qui ressemblent vaguement à votre voisin de palier, en un peu mieux looké, et qui rappellent à qui veut l'entendre qu'ils sont comme tout le monde. A un détail près : ils ont écrit un album au titre prémonitoire, *Silent Alarm*, qui pourrait bien faire la nique à tout le rock'n'roll circus. Car pour l'instant, c'est un sans faute pour Bloc Party. L'histoire a commencé en 1998, dans un cadre parfait pour démarrer ce genre d'histoires : le festival de Reading (le rassemblement mythique des anglais fans de bière et amateurs de pop). C'est là que Kele, beau gosse, fan de The Cure et Bret Easton Ellis rencontre Russel Lissack, un poppeux comme il y a en tant en Angleterre, connaissant par coeur le répertoire de Suede, des Smiths et de New Order, et portant gracieusement la mèche gothique. En 2002, Russell et Kele passent une annonce dans le NME : « *Chanteur et guitariste, influencés par Trail of Dead, Sonic Youth, Pixies, DJ Shadow, Joy Division, Underworld, Björk cherchent bassiste et batteur* ». Gordon Moakes, étudiant en peinture, caution intello-arty du groupe (il cite Gang of Four et JG Ballard comme références ultimes), et Matt Tong, fan de métal FM, de jeux vidéos et de vestes en cuir répondent à l'appel et rejoignent la Party.

Ces *new kids on the bloc* commencent alors à enregistrer des morceaux, à tourner, et à envoyer leurs démos aux radios, aux fanzines, et aux autres groupes. Parmi les heureux destinataires, figure un certain Alex Kapranos, qui n'est autre que le leader de Franz Ferdinand. « *J'avais lu un article sur les influences du groupe, et je m'étais identifié à eux. J'ai réussi à avoir l'e-mail du chanteur, alors que Franz Ferdinand n'avait sorti qu'un single.* » Kele fait alors parvenir à Alex Kapranos, des titres de Bloc Party avec ces mots : « *Hello ! Mon nom est Kele et je chante dans un groupe. Nous sommes influencés par The Cure, The Pixies, Joy Division, Sonic Youth, Talking Heads. Voici notre demo* ». Alex Kapranos entend leur appel et les fait tourner en première partie de Franz Ferdinand.

La suite vous la connaissez...Car à moins de vivre dans une grotte au fin fond du Larzac, vous avez déjà dû danser sur le single *Banquet*, hymne post-punk imparable, gorgé d'urgence et de vice, machine à danser appelée à devenir le symbole de toute une génération. Après avoir sorti trois singles époustouflants, qui se sont

répandus comme une traînée de poudre, le passage à l'album était risqué. Comment Bloc Party allait se montrer à la hauteur de ce post-punk dansant monté en épingle par MTV et la presse anglaise ? En étonnant. Car loin de se cantonner à la new-wave, *Silent Alarm*, enregistré au calme (à Copenhague), redéfinit le champ d'action de Bloc Party, en mariant la sueur de l'énergie brute du funk aux larmes des parias de l'Angleterre middle-class, et en y ajoutant un soupçon de vapeurs gothiques. Soit l'union, de la pop classique des Smiths, du disco funky de Curtis Mayfield, et de la mélancolie des premiers Cure.

Un savant mélange qui se révèle détonnant sur scène. Lorsqu'on demande à Kele ce qu'on peut attendre de Bloc Party sur scène, celui-ci répond « *de l'intensité* ». Promesse tenue deux heures plus tard, dans le studio 105 de la maison de la radio, où le groupe donne une *Black Session*. Bloc Party vient confirmer ce que le public français avait pu entrevoir au dernier festival des Inrockuptibles. « *Nous avons trouvé, avec les Français, notre meilleur public* » affirmait alors Kele. Chose rare dans une *Black Session*, le public est debout, et à bloc. Et les filles surtout ne résistent pas au charme incandescent de Kele. Yeux révévés, mimiques punk, attitude insolente, Kele se révèle. On a du mal à reconnaître le jeune homme mal dans sa peau qui balbutiait quelques heures tôt... A propos des groupies, Kele, répondait, gêné : « *Je ne préfère pas y penser, ne pas me concentrer sur ça. L'attitude à la Oasis, ce n'est pas notre truc. Même si nous avons reçu il y a peu de temps l'e-mail d'une fille qui nous a vraiment touchés. Elle voulait se suicider, et disait que notre musique lui avait sauvé la vie. Ce que je voulais faire en jouant dans un groupe, c'était simplement toucher les gens de la manière dont la musique m'a touché lorsque j'étais teenager.* » Au vu du délire déclenché par leur *black session*, le pari est réussi. « *We need to believe in something* »...chante Kele sur un morceau du dernier album des Chemical Brothers justement intitulé *Believe*.

Ce soir là, le public de petits chanceux a cru en quelque chose, en une musique qui n'a rien de feint ni d'emprunté, faisant montre d'une véritable vitalité du rock...Cette fois c'est sûr : l'alarme d'une nouvelle révolution post-post-punk a sonné...



# LCD SOUNDSYSTEM



IMPOSSIBLE DE NE PAS TENDRE L'OREILLE SUR LE PREMIER ALBUM DE LCD SOUNDSYSTEM, GROUPE DERRIÈRE LEQUEL SE CACHE LE PASSIONNÉ ET PASSIONNANT JAMES MURPHY, CO-FONDATEUR DE DFA RECORDS, L'ATELIER À GROUPES ELECTRO-ROCK NEW-YORKAIS DE CES RICHES DERNIÈRES ANNÉES (THE RAPTURE, RADIO 4...). ON L'A SOUVENT COMPARÉ AU GÉNIAL PHARRELL WILLIAMS VERSION PUNK ET MOINS MÉGALO, JAMES

MURPHY EST AVANT TOUT UN ORFÈVRE ENTièrement DÉDIÉ À SON ART ET ENCORE TOUT SURPRIS DU SUCCÈS ET DE L'EXCITATION QU'IL PROVOQUE. NOUS NE SOMMES PAS LES SEULS MAIS QU'EST-CE QU'ON EST FIER DE CRIER : "LCD IS PLAYING IN OUR MAGAZINE !".

ENTRETIEN PAR E. LAMEIGNÈRE. PHOTO PAR MÉLANIE ELBAZ.

REDUX : IL Y A UN GROS BUZZ DEPUIS QUELQUES MOIS AUTOUR DU PREMIER ALBUM DE LCD SOUNDSYSTEM...

James Murphy : Je ne sais pas comment le prendre en fait... Je pense que c'est bon, non ? Mais en même temps comment savoir ?

R : CE N'EST PEUT-ÊTRE QU'UN EMBALLEMENT MÉDIATIQUE ?

JM : Je pourrais le dire plus facilement s'il s'agissait de quelqu'un d'autre, mais c'est de moi qu'il s'agit. Je n'avais aucune expérience à cet égard, c'est le premier album que je fais pour mon compte et je n'ai donc aucun élément de comparaison avec ce que j'ai fait en tant que producteur.

R : PARCE QU'AVANT, TU ÉTAIS DANS L'OMBRE. QUE CELA TE FAIT-IL D'ÊTRE AINSI DANS LA LUMIÈRE ?

JM : Très très bizarre ! Nous avons joué à Londres l'autre soir, il y avait 2000 personnes pour nous, nous n'ouvrions pour personne d'autre... C'est quelque chose d'étrange de te dire que tu vas jouer pour des gens qui sont venus te voir ! C'est pourtant simple, mais étrange en même temps... Beaucoup de groupes sont conçus comme de véritables entreprises, et nous sommes encore un projet atypique lorsque tu regardes le reste du monde... Je me sens un peu aliéné par la dimension que prennent les choses. Et il faut vraiment s'y habituer. La manière dont nous traite le public est vraiment surprenante et différente de ce à quoi je m'attendais. Maintenant que l'album est sorti, c'est si typique, comme si on s'adressait à une autre personne. Avant il n'y avait pas de différence entre nous et le public, et les gens, on nous approchait, on était égaux : on allait dans un bar après un concert et on discutait avec qui le voulait. Mais désormais c'est nettement plus agressif et revendicatif...

R : C'EST PEUT-ÊTRE L'EFFET QUE PRODUIT LE DISQUE... CETTE IMPRESSION DE CONQUÊTE DU MONDE... CE CÔTÉ TRÈS BRANCHÉ, QUI PLAÎT À TOUS LES DESIGNERS, LES JOURNALISTES POINTUS...

JM : (silence) Je n'ai aucun problème à créer une musique qui plaît aux gens modernes, aux designers, c'est le monde dans lequel je vis. Ma femme dessine des vêtements ! J'ai grandi dans un endroit tellement ennuyeux. J'ai fui ça. La musique que je fais résume ce parcours entre ces deux mondes. C'est sûrement ce que je recherchais, aller au travers de ce bruit blanc dont j'avais peur...

R : PEUT-ON VRAIMENT PARLER DE COLLAGE À PROPOS DE TA MUSIQUE ?

JM : Je ne pense pas qu'on puisse dire qu'il s'agisse de collage. Je suis plutôt théorique, je voulais faire une musique dansante et rock, ce qui n'est pas du collage. Pour moi, le collage, c'est Violent Femmes. C'est tout à la fois fort, avec quelque chose de faible. C'est hard, mais il y a

ces guitare et basse acoustiques, et ces voix furieuses qui sont aussi gémissantes et ce paradoxe est résumé dans leur nom : Violent Femmes ! Cela a vraiment été un choc pour moi. C'est complexe, ce n'est pas évident. Ce n'est pas seulement sale ou agressif, c'est comme ça ! Cela a eu une grande influence sur moi. C'est comme les Smiths. Était-ce du punk rock ? De quoi s'agissait-il en fait ? Ils sonnaient anglais mais étaient américains... Étaient-ils gays ? Et cela sonnait noir et fort, j'adorais cette complexité !

R : A QUOI BON ENFERMER LA MUSIQUE DANS DES GENRES ?

JM : Oui, comme si je devais être fâché que les gens de la mode aiment ma musique ! J'en suis ravi, je connais plein de personnes dans ce milieu et je trouve ça normal. J'aime lorsque c'est complexe, je trouve inutile de résumer les choses à un genre ou à un courant car la classification n'a rien à voir avec l'idée de qualité. J'aime la qualité. Je n'essaie même pas de faire la musique que j'aurais aimé écouter, j'essaie humblement de rester dans la tradition des disques que j'ai adorés comme ceux de Monks, du Velvet Underground, T-Rex, Roxy Music, Bowie...

R : ET ZAPPA ?

JM : Je n'aime pas Zappa ! Je trouve ça trop débile. Je le trouve trop technique. Je ne l'ai jamais aimé ! (Rires)... C'est trop californien, et ça veut dire beaucoup pour un gars comme moi qui vit sur la Côte Est.

R : TU AS DÉJÀ UNE RELATION ASSEZ SOUTENUE AVEC LE PUBLIC FRANÇAIS...

JM : Oui, c'est assez étrange, là encore. Cela fait en effet un bout de temps que je viens ici. Cela a commencé avec cet endroit incroyable qu'était Aquaplanning, à l'époque où j'étais Dj. Je suis vraiment désolé qu'ils n'aient pas trouvé plus de soutien. Et là-bas, je me répétais dans ma tête, comme une blague : « je suis le seul Américain que les Français aiment ! ». (Rires).

R : TU FAIS UNE SORTE D'HOMMAGE HUMORISTIQUE À DAFT PUNK DANS LE PREMIER TITRE DE TON ALBUM (DAFT PUNK IS PLAYING AT MY HOUSE)... LA FRENCH TOUCH A-T-ELLE VRAIMENT EU UNE RÉSONANCE INTERNATIONALE ?

JM : Ce qu'ont amené les Daft Punk, par exemple, ainsi que d'autres représentants de la French Touch était vraiment original, c'est-à-dire qu'il ne s'agissait pas d'un artiste chantant comme Dylan, mais en français, il s'agissait d'une musique vraiment fraîche et nouvelle, qui n'appartenait qu'à eux.



# IRINA VOLKONSKII



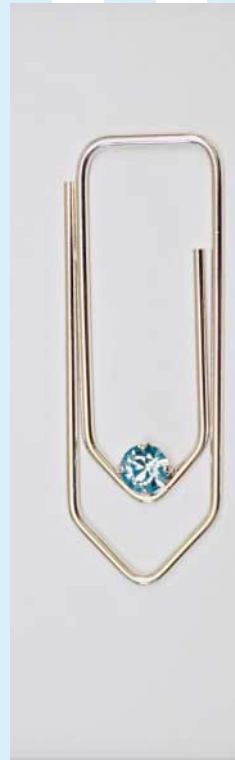


SI LA FÉE CLOCHETTE EÛT ÉTÉ DOTÉE D'UNE VOIX AUDIBLE, ELLE SERAIT NÉE EN TCHÉTCHÉNIE, IL Y A 31 ANS, SERAIT L'UNE DES CRÉATRICES DE MOBILIER ET DE BIJOUX LA PLUS EXCITANTE DU MOMENT, NE CRÉERAIT QUE SOUS L'IMPULSION DE PHRASES ORDINAIRES DEVENUES, DANS SA BOUCHE, MAGIQUES, HABITERAIT UN SPLENDIDE LOFT-ATELIER DU XIX<sup>E</sup>, ARRONDISSEMENT DE PARIS : ELLE S'APPELLERAIT IRINA VOLKONSKII.

TEXTE PAR E. LAMEIGNÈRE. PORTRAIT PAR MÉLANIE ELBAZ.

Tout son petit monde s'affaire à la confection d'une nouvelle collection d'objets, et Irina semble vivre dans un rêve et surtout « qu'on ne vienne pas la réveiller » ! Elle confesse avec une joie non dissimulée : « J'ai reçu un mail cette nuit à 4 heures du matin, une personne qui m'écrit cette chose extraordinaire, ce compliment : " ah ! ah ! l'art ! oh l'arnaque ! "... Tu imagines ? Il trouve que c'est de l'arnaque, que c'est du " foutage de gueule ". J'adore ! Il faut que je trouve cette personne qui m'écrit un commentaire aussi négatif... Il faut que je lui envoie un

bouquet de fleurs ! ». En effet, personne ne reste insensible, en bien comme en mal, aux créations d'Irina, pleines d'ironie et de poésie, qu'il s'agisse de ce chien chouchuté et gâté de petites pierres, de ces menottes acidulées, ou de ces écouteurs-boucles d'oreilles, Irina strasse la vie ! « La devise de ma famille, c'est " trop c'est jamais assez " ! » s'empresse-t-elle d'affirmer. Mademoiselle Volkonskii joue constamment sur les mots et les expressions usuelles, se délecte du français comme du miel. Elle cite bien sûr *Les Choses* de Perec. On lui répond Raymond Queneau et la belle Russe ouvre alors de grands yeux curieux. Mais au fait, la phrase vient-elle nommer l'objet a posteriori, ou est-ce l'objet qui naît d'une phrase ? Irina précise sa pensée : « La phrase pré-existe toujours à l'objet. Je n'arrive pas à créer si je n'ai pas de phrase en tête. Je ne travaille qu'avec des expressions en français et surtout des histoires qui me sont arrivées dans la vie. Et souvent les choses que je déteste sont celles qui m'inspirent le plus. Je dis toujours que si j'ai commencé à faire des bijoux, c'est que je détestais les bijoux ! Je n'en



porte pratiquement pas. Je ne cherche pas à détourner les objets, c'est juste que j'aime beaucoup manipuler des objets qui existent déjà. Il y a une force dedans. C'est assez difficile de détourner les objets, on pense que c'est facile. Si tu t'installes à côté d'un stylo et que tu décides de le détourner, tu ne trouveras pas. Logiquement, il faut que cela soit plus difficile, sinon il devient trop lisse car cette force derrière l'objet vient d'une histoire, il y a aussi des thèmes dedans. Car un bijou est souvent décliné. Je crois que je ne fais rien spontanément. Je tombe accro d'une phrase, elle m'empêche de dormir et je la réalise en objet ».

Son parcours ? « Depuis six ans à Paris (dont les Arts Déco), avant à Barcelone, et avant à Berlin, et encore avant à Moscou, la plus belle et la plus folle expérience, j'étais encore jeune... » dit-elle du haut de ses petits 31 ans. Elle poursuit : « A Barcelone, j'étais dans l'école d'architecture de Gaudi pendant un an, mais j'aimais pas du tout. Je

déteste Barcelone ! Trop chaud, pour une fille russe il faut moins de chaleur... Mais je n'ai pas aimé mes premiers six mois à Paris, j'étais la plus malheureuse du monde. Pourtant, j'ai vu pousser mes racines, car la France est vraiment le pays où je veux vivre ». Les premiers pas dans la jungle de la mode sont fracassants : « A la fin de mes études, je débarque chez Castelbajac, il me demande : ce que je déteste le plus au monde, moi qui voulais être artiste conceptuelle, peintre et je lui réponds : " les bijoux ". Il m'a alors engagé pour en créer ! ». Puis elle se met à son compte et c'est la consécration : elle participe à une exposition sur les bijoux au Musée des Arts Décoratifs.

Un credo : le contre-pied constant. La créatrice s'explique : « Lorsque j'utilise une dentelle, je la viole jusqu'au bout. Je déteste les plumes, et je me balade avec une plume pendant une semaine avant d'en faire quelque chose. En fait, il faudrait que je dorme avec les objets ! ». Et avec un



ours en peluche alors ? « Ah, oui, il y en a un, je lui ai arraché son derrière, j'ai mis mon porte-monnaie dedans, et suis parti en discothèque, c'est bien, ça te permet de rencontrer plein de garçons ! ». Ses amis laissent-ils traîner des objets chez toi ? « Non, ils essayent de ne pas dire de conneries parce que ça risque toujours de donner lieu à quelque chose le lendemain, et tout le monde peut alors savoir qui a été ma muse ! ».

Femme de tête, elle a su s'entourer de plus d'une dizaine de personnes et parfois même plus lorsque les commandes se font plus pressantes. Créer, c'est exaltant, mais gérer n'est-ce pas un peu ennuyant ? « C'est ce que je préfère, motiver mon équipe. Pour sublimer un chien comme celui qu'on fait, il faut deux semaines... Donc je dois rester à leurs côtés pour qu'ils gardent l'envie. Dans une certaine mesure, ils sont libres d'improviser. C'est très intéressant de voir comment ça fonctionne ici. Si tu n'as pas rangé ta table,

tu gagnes un drapeau et tu dois acheter le lendemain matin à manger pour tout le monde. Je ne crie jamais, je donne des gages. Pour les paquets, tout le monde doit s'y coller, et tout le monde déteste ça, surtout que nous avons une collection qui s'appelle ça m'emballe ! ». Dans son monde, elle est bien avec les manettes : « Mes collections s'appellent Baroque'n roll ! On essaie d'être capricieux à l'égard des boutiques où l'on est vendu (300 points de vente). J'aime les magasins comme Onward ou Rare. » Et si pour certains, il pourrait être fatigant d'incarner 24 heures sur 24 sa marque et ses créations, Irina Volkonskii répond sans hésiter : « Moi, mon rêve c'est être un produit qu'on vende aux enchères ». Très chère Irina, il n'y aura pas de mise à prix assez haute pour vous.